

# Du côté des contes

## Les épreuves du maître voleur

*un conte de Louis Bechstein*

---

Il était une fois deux pauvres vieilles gens qui habitaient dans un village de la Thuringe une petite chaumière, loin des autres maisons, tout au bout du village. Les deux vieillards étaient honnêtes et laborieux. Ils n'avaient plus d'enfant, leur fils unique, un mauvais garnement, s'étant éloigné en secret et n'ayant plus donné signe de vie à ses parents, si bien qu'ils le croyaient mort et dans la main du Seigneur.

Une fois, – c'était jour de fête, – que les vieux époux étaient assis devant la porte de la maison, une magnifique voiture à six chevaux entra dans le village; un beau monsieur s'y trouvait seul, et derrière se tenait le domestique dont la livrée était roide de galons d'or et d'argent. La voiture traversa tout le village, et les paysans qui sortaient justement de l'église crurent que c'était au moins un duc ou un roi qui arrivait, car leur seigneur dans le vieux château ne pouvait pas déployer une pareille splendeur.

Tout à coup la voiture s'arrêta devant la porte de la dernière maison, le domestique descendit pour ouvrir la

portière à son maître, et celui-ci en sortit et s'approcha des vieilles gens qui se levèrent, tout étonnés, de leur banc. Il leur dit bonjour et leur demanda s'il ne lui serait pas possible d'avoir des *quenelles* de pommes de terre. La bonne vieille s'étonna fort de la demande; mais le beau jeune homme, si richement vêtu, satisfit aussitôt sa curiosité en lui disant qu'aucun cuisinier ne lui en avait encore fait qui fussent à son goût, et qu'il voulait manger une fois de ce mets préparé par des habitants mêmes du pays, comme dans sa jeunesse.

Les deux vieillards invitèrent donc le noble chevalier, – car ils prenaient l'étranger pour un chevalier, – à entrer dans leur chaumière; et il fit conduire la voiture à l'auberge par le cocher. La bonne vieille alla vite chercher des pommes de terre dans la cave de sa maisonnette, se mit à les râper, à les piler et à les presser, fit bouillir de l'eau, y jeta les quenelles bien fournies de gras et bénit le mets avec ces paroles pieuses : *Dieu le garde!* C'est pour cette raison qu'on appelle souvent les quenelles « les *Dieu le garde* du sud de la Thuringe. »

Pendant que la vieille préparait le repas, son mari était allé au jardin avec l'étranger et s'occupait à regarder si les tuteurs qu'il avait attachés avec des scions à de jeunes arbres fraîchement plantés tenaient toujours bien, ou si le vent n'avait pas arraché un des liens; et, à chaque endroit où l'accident avait eu lieu, le vieillard rattachait les tuteurs aux jeunes arbres.

« Pourquoi, lui dit l'étranger, liez-vous cet arbre à trois places?

– Parce qu'il a trois bosses, répondit le vieillard; et je veux qu'il se tienne droit en grandissant.

– Très bien, mon vieux père, dit l'étranger, mais vous avez là un vieil arbre bossu : pourquoi ne pas le lier aussi à un tuteur, pour qu'il devienne droit?

– Ho! ho! reprit en riant le bonhomme, les vieux arbres, s'ils sont courbés, ne deviennent plus droits; si l'on veut les redresser, il faut les tenir roides dans leur jeunesse.

– Est-ce que vous avez des enfants? demanda de nouveau l'étranger?

– Mon Dieu, répondit le vieillard, j'ai eu un garçon qui était un vaurien; il n'a fait que de mauvais tours, et finalement il s'est enfui d'ici et n'est plus jamais revenu. Qui sait où le bon Dieu ou le diable l'aura mené!

– Pourquoi n'avez-vous donc pas redressé votre fils, comme ces arbres-là, lorsqu'il était temps encore? demanda l'étranger d'une voix sérieuse. S'il est mal venu, bossu ou courbé, c'est votre faute! Mais, supposé qu'il revînt, le reconnaîtrez-vous?

– Je ne sais, monseigneur, répondit le père, il a dû grandir beaucoup, s'il vit encore; mais il avait un signe auquel je pourrais le reconnaître : seulement, le jour où il reviendra sera le jour qui ne vient jamais! »

Alors l'étranger retira son habit et montra au vieillard le signe dont il avait parlé. Le pauvre homme leva les bras au ciel et s'écria :

« Seigneur Jésus! Tu es mon fils, mais non... tu es tellement riche! Serais-tu devenu comte ou duc?

– Non pas, mon père, reprit doucement le fils : ni l'un ni l'autre, mais tout autre chose; je suis devenu un voleur, parce que vous ne m'avez pas redressé. Mais, n'en parlons plus; je suis un vrai maître dans mon art, et non un de ces misérables

charlatans, comme on en voit tant par le monde! »

Le vieillard restait muet de frayeur et de joie tout ensemble. Il conduisit son fils dans l'intérieur du logis près de sa mère, qui venait justement de finir les quenelles et s'appêtait à les servir. La pauvre bonne mère serra son fils dans ses bras, pleura et dit :

« Voleur ou non, tu es toujours mon cher fils, et mon coeur bondit de joie, tant je suis aise de te revoir dans ma vieillesse. Ah! que va dire ton parrain, le seigneur du château là-haut!

– Ouais! dit le père, tandis qu'ils mangeaient bravement les quenelles tous les trois; ton parrain ne va pas vouloir entendre parler de toi dans ces conditions; il te fera pendre peut-être sans beaucoup de façons!

– Enfin, je veux toujours aller voir mon parrain, dit le fils; » et il se rendit au château dans son carrosse.

Le gentilhomme fut très content de revoir son filleul dans cet équipage, lui qui n'avait bien voulu être son parrain que par pitié. Mais il ne se réjouit nullement en apprenant de sa propre bouche qu'il jouait dans le monde le rôle d'un grand voleur, et il songea tout de suite aux moyens qu'il pourrait employer pour se débarrasser de lui de la bonne manière.

« Eh bien, dit le gentilhomme à son filleul, nous allons voir si tu es expert dans ton métier et si tu es devenu un grand voleur qu'on puisse laisser faire sans en avoir honte, ou si tu n'es qu'un de ces volereaux qu'on pend au premier gibet : c'est là ce que je te réserve, certainement, si tu ne peux pas accomplir les trois épreuves que je vais t'imposer.

– Allons, dites, mon parrain, repartit l'autre, je n'ai pas de besoin en train. »

Le gentilhomme réfléchit un instant, puis il dit :

« Écoute, voici les trois épreuves. Pour la première, tu devras me voler dans l'écurie mon cheval favori, que je ferai garder par mes valets et par des soldats ayant ordre de tuer quiconque fera mine d'y pénétrer. Pour la seconde épreuve, tu devras me voler mon drap de lit quand je serai couché avec ma femme, et dérober l'alliance qu'elle porte au doigt; mais sache que j'aurai sur moi des pistolets chargés. Pour troisième et dernière épreuve (et ce sera le vol le plus difficile), tu devras enlever le pasteur et le maître d'école de l'église et les pendre dans un sac au fond de ma cheminée. Et pour cela, tu trouveras toutes les portes ouvertes. »

Le maître voleur remercia gaiement son parrain de lui avoir indiqué des épreuves aussi faciles et s'en fut pour exécuter la première, la nuit suivante.

Le gentilhomme fit tous les préparatifs imaginables pour bien garder son cheval : le premier écuyer étant monté dessus, un autre valet prit les rênes, et un troisième tint la queue, tandis qu'une escouade de soldats faisait le guet devant la porte. Ils gardaient, gardaient toujours, et juraient en se plaignant d'être gelés, car il faisait très froid; de plus, tous avaient grand soif. Alors se montra une vieille bonne femme fatiguée, portant un petit bidon sur un panier; elle toussait et marchait péniblement dans la cour. Le petit baril éveilla des pensées attrayantes dans l'esprit des soldats : peut-être y avait-il de l'eau-de-vie là-dedans, et l'eau-de-vie est un remède universel contre les froids et les brouillards! Ils appelèrent la vieille auprès du feu pour se réchauffer, et l'interrogèrent sur le contenu du bidon. Ils avaient deviné juste : c'était de l'eau-de-vie, et de la bonne, encore! Et le

meilleur de l'affaire, c'est que le petit bidon n'était pas clos hermétiquement ni goudronné, mais qu'il avait un robinet et que l'eau-de-vie était à vendre. Aussitôt les soldats s'empressèrent d'en acheter et d'avertir les valets de garde dans l'écurie : un gobelet venait après l'autre, et la petite vieille avait fort à faire pour les remplir, de telle sorte que son bidon se vida presque entièrement.

Mais la bonne femme n'était autre que le maître voleur en personne, qui s'était ainsi déguisé et avait mêlé à l'eau-de-vie une potion somnifère, d'une force diabolique. Les soldats ne furent pas longtemps à fermer les yeux, l'un après l'autre, ni les gardes à tomber de sommeil, et le voleur se trouva tout à point dans l'écurie pour recevoir entre ses bras l'écuyer en train de choir de son cheval : il le mit à califourchon sur la barrière et l'y attacha un brin, pour que le brave garçon ne se fit pas de mal en roulant par terre. Au cocher qui tenait les brides et ronflait dans un coin, notre voleur mit une corde dans la main, et au valet une poignée de paille au lieu de la queue. Puis il prit une housse de cheval, la coupa, enveloppa les pieds de la bête, monta dessus, et, *hop!* le voilà parti du château par la porte ouverte d'avance.

Dès qu'il fit jour, le gentilhomme regarda par la fenêtre et vit arriver au galop un chevalier superbe sur un cheval non moins beau, qui lui sembla avoir un air de connaissance. Le cavalier s'arrêta et lui dit par la fenêtre :

« Bonjour, parrain! votre cheval vaut son pesant d'or.

– Va-t'en à tous les diables! s'écria le châtelain, lorsqu'il vit que ce cheval était bien son cheval pie; tu es un maître voleur! Mais attends, va toujours, et fais-moi voir à fond ton métier. »

Là-dessus, le digne seigneur prit son fouet et alla tout en colère à l'écurie; mais en apercevant les groupes ridicules formés par les gens de garde endormis, il éclata de rire. Seulement il se dit en lui-même :

« Si le vaurien revient cette nuit pour me voler le drap de lit, je lui envoie une balle dans la tête, car je ne veux plus savoir près de moi un homme aussi dangereux. »

La nuit venue, le gentilhomme s'en fut se coucher avec sa femme, et, à côté de lui, il mit des pistolets chargés, avec d'autres armes, se gardant bien de s'endormir, et veillant pour écouter si quelque chose remuait. Pendant longtemps, rien ne bougea; mais enfin, comme la nuit était déjà très avancée, il sembla au châtelain qu'on appuyait une longue échelle à la fenêtre, et bientôt il vit se dessiner l'ombre d'un homme qui se disposait à entrer par là.

« Ne t'effraye pas, femme, » dit le gentilhomme, qui saisit le pistolet, visa, tira et logea une balle dans la tête du brigand : celui-ci chancela, et tout de suite après on l'entendit choir lourdement.

« Ce gaillard-là ne se relèvera pas, dit le châtelain, mais, pour éviter tout scandale, je vais descendre immédiatement par l'échelle et mettre ce mort de côté. »

La femme du seigneur en parut bien aise, et son mari fit comme il lui avait dit. Bientôt, il revint et dit à la dame :

« Il est vraiment mort; mais, avant de la placer dans la fosse, je veux l'envelopper dans un drap, et, comme il est mort pour la bague, nous allons la lui donner : passe-moi la bague et le drap de lit. »

Elle lui donna l'un et l'autre, et vite il redescendit. Ce n'était pourtant pas son mari qui lui avait ainsi parlé, mais le

voleur. Pour accomplir cette épreuve, il avait détaché un pauvre pendu du premier gibet voisin, – car, dans ce temps-là, il y avait encore des gibets en Allemagne, – et l’avait chargé sur ses épaules en montant à l’échelle. Lorsqu’il avait vu partir le coup de pistolet, il avait laissé tomber le pendu, et était vite descendu de l’échelle pour se cacher. Et, quand le gentilhomme était venu et s’était trouvé en face de celui qu’il croyait avoir tué, le voleur s’était hâté de remonter à la chambre des châtelains, où il avait pris la voix de son parrain et demandé la bague et le drap.

Le lendemain, le gentilhomme regardait par la fenêtre, comme d’habitude; il vit passer et repasser un homme qui, certes, avait du linge à vendre, du moins à en juger par le petit ballot qu’il portait sur l’épaule; et il faisait étinceler une bague aux rayons du soleil. Tout à coup cet homme s’écria :

« Bonjour, parrain! J’espère que, vous et la marraine, vous avez bien dormi cette nuit? »

Le gentilhomme resta comme foudroyé lorsqu’il reconnut, frais et dispos, son filleul qu’il avait tué la veille de sa main et enterré lui-même; et il s’empressa de demander à sa femme le drap et la bague.

« Eh! tu me les as demandés cette nuit, répondit la dame.

– Au diable! mais ce n’était pas moi, s’écria le gentilhomme en colère. »

Il se calma pourtant à l’égard de sa femme qui n’en pouvait mais; quant à son filleul, il lui montra le poing et lui cria par la fenêtre :

« Archi-filou! la troisième, vite la troisième épreuve qui te fera pendre, malgré que tu en aies! »

La nuit suivante, il se passa quelque chose

d'extraordinaire dans le cimetière. Le maître d'école, qui demeurait tout près, le vit le premier et l'annonça au pasteur. Parmi les tombes et sur les tombes, de petites flammes sautillaient d'un mouvement irrégulier.

« Ce sont de pauvres âmes en peine! » dit le pasteur en frissonnant.

Tout à coup, une ombre noire apparut sur les marches de l'église et proféra d'une voix sourde ces paroles :

*Accourez tous, accourez tous auprès de moi,  
Le dernier jour est arrivé!  
Ô vous tous hommes, priez, priez!  
Les morts cherchent déjà leurs ossements!  
Quiconque veut encore entrer au ciel  
Entrera dans ce sac!*

« Ne le voulons-nous pas? demanda au pasteur le maître d'école, dont les dents claquaient de peur.

– Il est temps, avant le terme fatal. L'apôtre saint Pierre nous appelle, il n'y a pas à en douter. Mais l'argent pour le voyage?

– Je me suis privé de vingt écus pour faire une réserve, chuchota le maître d'école.

– J'ai mis de côté cent écus en cas de besoin, ajouta le pasteur.

– Allons les chercher! » s'écrièrent nos deux héros.

C'est ce qu'ils firent; après quoi, ils s'approchèrent du fantôme noir. Or, c'était le maître voleur; il avait acheté des

écrevisses et leur avait mis des bougies allumées sur le dos : voilà les pauvres âmes du cimetière! Puis il s'était affublé d'une barbe de moine et d'un froc, et s'était muni d'un sac à houblon, dans lequel il fit entrer les deux compères, après leur avoir pris leurs épargnes. Ensuite il ferma le sac et le tira après lui par tout le village, – à travers une mare, en criant : « Nous passons la mer Rouge! » – puis par l'étang, en criant de nouveau : « Nous passons le torrent de Cédron! » – puis par le corridor du château, où il faisait frais, en criant encore : « Nous traversons la vallée de Josaphat! » – En montant l'escalier : « Voici déjà l'échelle du ciel, » dit-il enfin, et il alla pendre le sac à un crochet dans la cheminée où l'on fumait les jambons; il fit une fumée affreuse et s'écria d'une voix terrible : « Ceci est le purgatoire! on y demeure quelques années! » Et il s'en fut.

Le pasteur et le maître d'école crièrent de toutes leurs forces, si bien que tous les domestiques accoururent. Le maître voleur alla directement chez son parrain.

« Cher parrain, dit-il, la troisième épreuve est accomplie. Le pasteur et le maître d'école sont pendus au fond de la cheminée, et vous pouvez, si cela vous plaît, les voir se débattre ou les entendre crier.

– Oh! tu es un vaurien, un archi-fripon, un archi-filou et le maître voleur de tous les voleurs! » s'écria le gentilhomme; puis il ordonna de sauver les deux pauvres hères du purgatoire. « Tu m'as vaincu, va-t'en, voici de l'or, dit-il, va-t'en et ne reviens jamais, va te faire pendre pour ton argent où tu voudras!

– Merci bien, cher parrain, c'est ce que je ferai, dit le voleur; mais ne tenez-vous pas à dégager les gages que j'ai

honnêtement gagnés? Je vous laisse votre cheval pour deux cents écus, et l'argent du pasteur et du maître d'école pour cent vingt écus! Sinon, je m'en vais avec le tout. »

Le gentilhomme fut presque foudroyé derechef, et dit :

« Cher filleul, ce n'était qu'une plaisanterie; tu ne prétends pas garder ces choses-là : songe que je t'ai fait cadeau de la vie!

– Eh bien, soit; je vais aller vous chercher les objets, » dit le voleur.

Il s'en alla en effet et fit atteler sa voiture, y fit monter son père et sa mère, enfourcha lui-même le cheval du gentilhomme, se passa la bague au doigt et ne renvoya à son parrain que le drap avec la lettre suivante.

*« Rendez l'argent au pasteur et au maître d'école, ou votre femme sera volée par*

*Votre dévoué filleul et maître voleur. »*

Alors le gentilhomme eut grand'peur, et supporta ce dommage, ne voulant plus entendre parler de son filleul. Aussi n'en eut-il plus de nouvelles, car celui-ci était parti avec ses parents pour un autre pays, où il était devenu un homme honnête et honoré.



**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.